

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents huit cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, REDACTEUR.

MONTREAL, 10 SEPTEMBRE 1887



RETRACTATION



DANS le *Violon* du 23 juillet dernier, notre collaborateur Ladébauche a rudement maltraité la classe respectable des vieux garçons. Il a dit pis que pendre de tous les célibataires laïques. M. Goyette a été of-
fusqué par les paroles trop incisives de Ladébauche et s'est fâ-

ché au point de prendre une action civile pour \$10,000 de dommages-intérêts contre les propriétaires du *Violon*.

Aujourd'hui nous nous empressons de dés-
avouer le malheureux article qui s'est glissé dans nos colonnes à l'insu de la rédaction (style inamovible) et afin que notre rétractation soit des plus complètes, nous allons aujourd'hui venger l'honneur de la confrérie des vieux garçons, confrérie à laquelle nous sommes heureux et fier d'appartenir. L'ire du représentant de Laprairie sera probablement apaisée lorsqu'il aura lu notre plaidoie-
rie en faveur du célibat. Maintenant sans plus d'ambages lançons-nous dans la matière à pieds joints.

Le célibat est une institution dont l'ori-
gine se perd dans la nuit des temps.

Plus de la moitié des dieux de la mytho-
logie étaient de vieux garçons, c'était sans contredit la classe la plus respectable de l'Olympe. Quant aux divinités mariées, ce sont elles qui ont causé le plus de dégâts dans le ciel, sur la terre et dans le Tartare.

Si nous ouvrons l'histoire de l'ancienne Grèce, nous trouvons que la plupart des philosophes ont vécu dans le célibat.

Les sept sages Solon, Thalès, Pittacus, Bias, Chilon, Cléobule et Périandre étaient de vieux garçons.

Platon ne convola jamais, Diogène en fit autant. On demandait un jour à ce dernier à quel âge il convenait de se marier : "Quand on est jeune, répondit-il, il est trop tôt et quand on est plus âgé il est trop tard."

Socrate entra en ménage avec Xantippe. Il dut le regretter, car son épouse lui arracha jusqu'au dernier poil qu'il avait sur le coco.

La philosophie grecque avait émis les aphorismes suivants en faveur du célibat : "La philosophie consiste à mépriser les idées fragiles que poursuit le vulgaire."

dant de ses désirs et à se soustraire à les besoins qui ne sont point indispensa-
"Le triomphe de soi-même est la con-
mation de la philosophie.

"La chasteté est le triomphe de la na-
morale sur la nature physique."

Remontons maintenant aux temps b-
ques et que voyons-nous ?

Nous voyons Joseph devenir une esp-
de Mercier, un homme de la providence pour le roi Pharaon, parce qu'il avait su
sister aux œillades assassines de lady F-
phar, entre les mains de qui il laissa sa b-
grîne des dimanches.

Et puis voyez Samson, le Joe Mont-
rand des Canayens de ce temps-là. Il m-
le ravot chez les Philistins tant qu'il re-
garçon. Du moment où il a une faible
pour Mamselle Dalila, crac, plus d'affair-
il devient mou comme une trippe et ses
nemis le passent au bob avant qu'il ait
temps de se reconnaître.

Prenons maintenant l'histoire de Franc-
Où trouvez-vous ses plus grands guerriers
Dans les rangs des vieux garçons.

Le preux Bertrand du Guesclin était cél-
bataire.

Bayard, le chevalier sans peur et sans r-
proche, lui aussi était un vieux garçon fieffi-

Parmi les princes de la philosophie, de l-
littérature et des sciences, les célibataires
s'appellent légion.

Si Jacques Cartier s'était marié, il n'au-
rait jamais découvert le Canada. Madame
Cartier l'aurait retenu près du rocher de St-
Malo et elle lui aurait levé un poil du sor-
cier chaque fois qu'il aurait parlé de faire
un voyage au long cours.

Passons maintenant à l'histoire de notre
pays.

Prenons la figure la plus auguste du jour-
nalisme, celle du Grand Vicaire Trudel.

Vous nous direz : cet homme est marié
et il n'est pas des nôtres.

Qui mais, n'a-t-il pas renoncé volonta-
irement à la vie conjugale pour puiser dans
le célibat le plus acétique, la somme d'éner-
gie et d'activité qui lui était nécessaire pour
les grandes luttes du journalisme ?

En effet un homme ne pouvait s'élancer
tout entier à de hautes et périlleuses entre-
prises politiques et religieuses s'il était atta-
ché par les liens d'une famille, d'une femme,
des enfants, autant d'otages donnés à la for-
tune, lesquels condamnent à la conserva-
tion, à la prudence, disons plus, à la timi-
dité, à la soumission, à la servitude.

Comment un militaire montera-t-il à l'as-
saut s'il sent derrière lui une malheureuse
famille qui a besoin de son appui ? Quel
homme d'Etat ou de science pourra se dé-
vouer jour et nuit à des travaux immenses
pour son pays, s'il est obligé de surveiller
les intérêts d'un ménage ou de procurer un
avenir à sa postérité. Il faut être tout entier
soi-même et le célibataire seul le peut sans
difficulté. La solitude est l'école de la gran-
deur d'âme comme elle peut être celle de
la folie. Nos lecteurs comprennent mainte-
nant les motifs puissants qui ont arraché le
chef des castors aux plaisirs énervants de la
vie conjugale.

Vieux garçons, il y a jusqu'au G.-V. Tru-
del qui s'est rangé sous votre bannière. Vous
pouvez vous enorgueillir de cette noble
recrue.

Dans les affaires politiques et municipales
les célibataires jouent aujourd'hui un grand
rôle à Montréal.

Si l'échevin Jeannotte s'était marié il y a
quinze ans, serait-il aujourd'hui le président
du comité de police ?

Si M. Louis Perrault avait allumé le
flambeau de l'hyménée il n'aurait jamais
songé à obtenir l'entreprise des impressions
de l'hôtel de ville.

L'espace nous fait défaut pour donner au-
jourd'hui à nos lecteurs un factum élaboré
sur les célibataires canadiens qui ont fait
leur marque dans la société.

Nous allons conclure en renouvelant à
M. Goyette, le député de Laprairie, nos
plus humbles et sincères excuses pour les
idées odieuses émises par Ladébauche à pro-
pos des vieux garçons.

de naissance. Comme nous il ne désertera
pas le drapeau de l'illustre confrérie des
vieux garçons, s'il veut devenir un jour mi-
nistre de l'agriculture dans la province de
Québec. Nous espérons qu'après avoir com-
battu les bons combats avec nous il ira à la
fin de ses jours recueillir au ciel la récom-
penses de ses nobles travaux, lui le front
encore ceint de sa couronne d'innocence,
composée de coquelicots rouges et nous
portant notre couronne de liserons bleus.
C'est la grâce que nous lui souhaitons.

TELEGRAPHIE

(Service spécial du VIOLON)

Montréal, 5 Sept. 1887.

A M. le Commandant du *Bouvet*
Quebec.

Si vous venir Montréal, ferai une grosse
réception chez moi.

Signé, Beaugrand.

Québec, 5 Sept. 1887.

A M. Beaugrand
Montréal.

Pas de danger moi aller chez vous. Crains
trop d'être embouveté dans moulin à scies.

Signé, Le Commandant.

St. Constant, Cté. de Laprairie, 6 Sept. 1887

A l'Hon. M. Mercier

Si vous veniez dans mon comté, feriez
beaucoup bien parti national. Petites filles
liraient adresse et vous les embrasseriez,
pères et mères seraient fiers et vous aime-
raient bien gros.

Signé, Doyon, M.P.

Montréal, 6 Sept. 1887.

A M. Doyon, M.P.

St. Constant.

Bien fâché, pas capable d'aller chez vous.
Ai attrapé feu sauvage en donnant un bec à
je sois guéri.

Signé, Mercier.

Montréal, 7 Sept. 1887.

A M. Huguet Latour

Agent d'ordres de chevalerie.

Moi voudrais avoir décoration. Etes-
vous bien stocké aujourd'hui ? Voudrais
quelque chose dans les prix doux, quelque
chose de nouveau si y a moyen.

Signé, Ladébauche.

Montréal, 7 Sept 1887.

A M. Ladébauche

Bureau du *Violon*

Viens de recevoir grand assortiment or-
dres nouveaux de chevalerie. Pourrai vous
passer le cordon des *Sauveteurs de Nice*
c'est bien sporté aujourd'hui. Coutera pas
bien cher.

Signé, Latour.

West Meriden, Conn., 7 Sept. 1887.

Au G. V. Trudel

A l'*Etendard*, Montréal.

Belle récolte carottes ici pour *Etendard*.
Tout ce que ai semé a bien poussé. Venez
vous même faire récolte.

Signé, Thibault.

Montréal, 7 Sept. 1887.

A C. Thibault

West Meriden, Conn.

Impossible à cette heure. Souffre grosse
indigestion. Ai essayé manger curé Labelle.
Morceau trop gros. Passe pas. Espère
Mercier va venir m'aider à manger le reste.
C'est bien risqué. Faut gros appétit et bon
estomac.

Signé, Trudel, G. V.

Encore une bonne nouvelle qui fera sen-
sation dans le monde des fumeurs. Le vrai
Brazeau vient d'acheter un Job Lot consi-
dérable pipes en bois valant 50 cts qu'il dé-
taillera pour 25 cts. Il offre aussi en vente
un lot de cigares Petit Bouquet, valant 10
cts et vendu 5 cts, tabac Old Virginia Cut
Plug, malgré la hausse du marché au tabac,
sera toujours vendu 5 cts et 10 cts le paquet.
Plug T & B 18 cts. Le Vrai Brazeau est le
seul agent à Montréal des cigarettes parf-
mées Mikado. Il les vend à raison de deux
paquets pour 25 cts. Cigares à la boîte
toujours au prix du gros au No. 47 rue St-

COUPS D'ARCHET

Le *Violon* se trouve aujourd'hui dans une
singulière position. Dans quelques jours il
paraîtra devant les petits jurés pour ré-
pondre à l'accusation de libelle proférée
contre lui par le député de Laprairie à la
législature locale.

Au début du procès l'interprète de la
Cour, se tournant vers les jurés, leur dira
solennellement : A cette accusation le dé-
fendeur a plaidé non-coupable et il est mis
entre les mains de Dieu et de son pays, le-
quel pays vous représentez. Vous allez rester
ensemble, etc.. etc. Saisissez-vous bien le
ridicule de la situation ? Le *Violon* entre
les mains de Dieu !

Ça sera la première fois que le bon Dieu
aura un violon entre les mains.

Et tout ça, la faute à M. Odilon Goyette.
S'il était bon chrétien il se serait conten-
té de mettre nos articles au pied de la croix,
en expiation de l'idée qu'il a eue de se faire
élire dans Laprairie.

**LE PLUS GRAND MARCHAND DE VIANDE
DE L'UNIVERS**

On croyait, jusqu'à ces derniers temps, que
c'était un certain M. Ingham, de Montréal,
qui exporte chaque année en Europe et spé-
cialement en Angleterre, par bateaux à sou-
tes réfrigérantes, une moyenne de 50,000
bœufs morts. Une correspondance adressée
de Chicago à un journal anglais vient d'é-
tablir que M. Ingham peut bien prétendre au
titre du plus grand exportateur de viande
américaine en Europe, mais en même temps
qu'il est loin d'arriver au chiffre d'affaires
atteint dans l'industrie de la boucherie par
M. Swift, de Chicago.

Celui-ci n'a pas abattu, en 1885, moins de
429,483 bœufs, près d'un demi-million !...

M. Swift est un yankee maigre et sec, âgé
d'environ 47 ans. Il tenait vers 1876, dans
le Massachusetts oriental, une petite bouche-
rie de détail qu'il abandonna pour entre-
prendre le commerce des bestiaux sur pied.
Arrivé à Chicago en 1878, il commença l'a-
batage pour l'approvisionnement des Etats
voisins, développa rapidement ses affaires
et en vint à se trouver le plus grand acheteur
de bœufs vivants et le plus grand vendeur de
viandes dans les deux mondes. Sa moyenne
est, en effet, de 1,400 têtes par jour.

Tous ces animaux sont achetés soit sur les
marchés de Chicago, soit sur ceux du Kan-
sas, des Etats de l'Ouest, et abattus dans l'es-
tablisement central de M. Swift. Les employ-
és de cet usines à hécatombes sont au nom-
bre de 1,500, sous la direction d'un gérant
qui a 9,000 dollars (45,000 fr.) d'appointe-
ments annuels. Chose plus curieuse : un seul
boucher suffit à l'abatage quotidien de ces
1,400 bœufs, à l'aide d'un énorme mar-
teau mécanique qui les frappe au sommet
du crâne.

Les animaux, aussitôt dépouillés et parés,
sont immédiatement empilés en des wagons
refrigerants, puis expédiés vers les villes de
l'Est, où ils sont reçus par les dépôts de l'u-
sine et vendus aux détaillants. Ces wagons
à glace patentés sont la propriété exclusive
de l'entreprise, qui n'en possède pas moins
de 900, toujours roulant sur les principales
voies ferrées de l'Union américaine.

On peut dire que M. Swift a créé de toutes
pièces cette industrie spéciale, car il y a huit
ans, quand il a entrepris l'abatage le com-
merce de la viande aux Etats-Unis se faisait
exclusivement en animaux sur pied. La pro-
gression de son chiffre d'affaires a été la sui-
vante : 194,986 bœufs en 1882 ; 329,482 en
1883 ; 400,163 en 1884 ; 429,483 en 1885.

On peut prévoir que, sous très peu de
temps, pas une seule tête de bétail vivant ne
passera plus des Etats de l'Ouest à ceux de
l'Est : l'industrie du boucher aura définiti-
vement remplacé celle du marchand de bes-
tiaux.

Tout le monde sait combien le commerce
du porc salé est florissant à Chicago depuis
un quart de siècle. Ce qu'on sait moins, c'est
le chiffre exact des porc égorgés et soumis à
la salaison dans la capitale de l'Illinois. Il
paraît que ce chiffre n'est pas moindre de
20,000 par jour, en moyenne, et s'élève par-
fois à 60,000.

Penailard, un bohème de la plus belle
eau, fait ses débuts dans le monde.

Un protecteur influent l'a arraché à la
brasserie pour l'amener dans une soirée
officielle où, avec un peu de veine, il peut
décrocher une place.

Au moment d'entrer, le protecteur passe
la revue de la toilette du bohème. Le cla-
que est possible, la cravate passable, l'habit
suffisant. Mais ça manque de gants.

— Vos gants ! où sont vos gants ? s'écria
le cornac.

— Ma foi, répond tranquillement Penail-
lard, je les ai oubliés. Mais ça ne fait rien.
On ne s'en apercevra pas. Je laisserai tout
le temps les mains dans mes poches.